

Max Polge

Les grandes compagnies  
dans les Cévennes

*Hug, l'enfant maudit*

*Roman*





## HUG

**En 1362**

**Le pays cévenol est ravagé  
par ces fameuses grandes compagnies.**

Issues des bandes de routiers qui participaient à la guerre de cent ans, et étaient tantôt employés par les Anglais, mais aussi par le roi de France.

Ces routiers ont conquis le site fortifié de la Garde Guérin, près de Villefort.

La ville de Florac est également détruite par eux, ainsi que toutes les campagnes qui ont le malheur de se trouver sur leur passage. Ces soldats lourdement armés pour la guerre, sont de redoutables bandits qui n'obéissent qu'à des chefs qu'ils se sont choisis, c'est un véritable fléau pour le royaume de France.

Ils sont issus des armées levées par les belligérants de la guerre de cent ans qui pour diverses raisons les ont licenciés soit parce qu'ils se retiraient de la guerre soit parce qu'ils ne pouvaient plus payer les soldes. Alors ils vivent sur l'habitant, et même de nombreux nobles dont les châteaux n'ont pas pu résister à leurs assauts ont dû voir leurs biens pillés, leurs gens tués

ou en fuite, eux même parfois y ont perdu la vie en voulant défendre leur famille.

\*

\*   \*   \*

Nous sommes actuellement en l'an de grâce 1345, au sud du Mont Lozère, des pâturages, des bois et des rivières forment un joli paysage d'où émergent les tors, ces blocs arrondis de granit qui venant des profondeurs du manteau terrestre ont percé la croûte et émaillent le tapis vert des pâtures de taches grises. Ce secteur des Cévennes situé au sud du massif du mont Lozère, près de la commune du Pont de Montvert, était habité depuis des siècles par des populations qui vivaient de l'élevage, de cultures vivrières maraîchères, ainsi que du produit de leurs ruches, posées bien orientées vers le sud au cagnard. C'est-à-dire avec un abri côté nord pour concentrer la chaleur du soleil venant du sud.

Dans une petite ferme aux toits de lauzes et aux murs de granit, un couple vivait chichement, mais avec une toute petite aisance que lui donnait ses deux vaches et ses six chèvres.

Mais ce couple avait une obsession, avoir un enfant au moins, car le destin ne le voulait pas, et se battre contre lui, n'est pas facile, surtout s'il (le destin) s'obstine. La mère avait eu trois enfants mort-nés, puis une autre série de trois fausses couches. Elle se sentait maudite, et n'osait regarder son mari en face, de peur d'y voir un regard chargé de reproches. Elle était dans un état de culpabilisation avancé, et envisageait sérieusement de se jeter du haut d'un rocher, pour en finir avec cette malédiction.

Elle déprimait de plus en plus, pourtant son époux ne lui en voulait pas personnellement, car il était assez intelligent pour comprendre qu'elle n'était pas responsable de cette situation.

Aussi pour lui montrer qu'il ne la tenait pas pour responsable, il lui prodiguait des attentions de temps à autre. Assez rarement pourtant, car il y avait entre eux une sorte de distance qui ressemblait beaucoup à de l'indifférence. Mais ce n'était que de la pudeur et non du désamour. Pourtant cette froideur n'était pas rare dans ces régions où la religion avait une grande prise sur les comportements intimes.

Le travail quotidien, chacun vaquait à ses occupations de son côté et parlaient peu. D'autant que le plus souvent ils travaillaient loin l'un de l'autre, au potager ou à la basse cour pour elle, et aux pâturages ou vers les ruchers pour lui. Ils ne se retrouvaient qu'à la brune pour le repas du soir. Ce repas composé d'une soupe de légumes avec un morceau de pain dur qui trempait accompagné d'un bout de lard.

Enfin un beau jour l'épouse sentit que la dernière « attention » de son mari lui avait laissé un fruit qui ne demanderait qu'à mûrir, si Dieu lui prêtait un peu d'attention. Elle avait confiance car elle pensait à juste titre qu'elle méritait bien cette faveur, vu ses épreuves passées.

Elle avait trente huit ans, et savait que ce serait la dernière chance. Mais pour ne pas attirer le malheur, elle n'osait pas en parler et pendant trois mois elle fit comme si rien n'avait changé dans son état.

Mais au bout de ce temps elle voyait qu'elle ne pourrait garder le secret plus longtemps, car cela se voyait maintenant.

Son époux accueille la nouvelle avec doute, il conclut d'un haussement d'épaules en disant.

– Ma pauvre femme, ce sera sans doute encore une déception, alors ne te réjouis pas trop vite et attendons.

Ils étaient tout au bout du hameau composé de plusieurs petites fermes comme la leur, elles n'étaient pas assez groupées pour que les gens se rencontrent souvent sur une place comme dans un village normal. Ce hameau dépendait d'un baillage situé vers la vallée du Tarn.

Mais tout de même la nouvelle qu'Anne était à nouveau enceinte faisait le tour du hameau. Ils pensaient que ce serait peut-être une nouvelle déception. Car si la mortalité infantile était très forte, rare était un cas pareil. Les enfants mourraient souvent de maladie dans leur petite enfance, mais pas ainsi avant la naissance.

Une pathologie devenait le plus souvent une malédiction, où l'on voyait aussi la main du Diable. Car au moyen âge, les gens voyaient le diable partout, il occupait l'espace, il n'était pas nommé de peur d'attirer son attention, seuls les religieux avaient le pouvoir de le chasser.

Or des curés, on n'en voyait pas souvent dans le hameau, celui du Pont de Montvert trouvait la montée trop raide, et ceux des autres villages trouvaient le chemin trop dangereux avec les loups qui rôdaient dans le massif.

Un soir, le mari qui rentrait son maigre troupeau dans la petite étable qui jouxtait la maison, dit à Anne son épouse :

– J'ai dû écarter une petite meute de loups aux Ravines, ils étaient cinq et avaient l'air de vouloir

attaquer les chèvres. J'ai pu faire face avec mon fauchard, mais j'avais peur quand même, car si j'étais sûr de faucher les pattes du premier, je ne savais pas si les autres fuiraient.

– Tu ne devrais pas aller là bas, c'est trop près des bois de la crête, et on sait que c'est un endroit à loups.

– Oui, mais aussi comme personne n'y va, l'herbe est bien drue. Mais je vais en parler aux autres et on fera une battue dans ce coin.

– Qui voudra perdre une journée pour te faire plaisir ?

– les frères Martin, ils ont un chien, ainsi que le fils Grégoire, puis si ceux là viennent les autres viendront aussi. Il faut qu'on soient au moins cinq à six avec deux chiens.

– Tu as raison, une démonstration de notre force peut rendre la meute moins hardie.

Paul Dubois, le mari voulait sa battue, il finit par décider ses proches voisins et une petite troupe part un beau matin. Armés des fauchards et d'épieux, Ils étaient six accompagnés des deux chiens qui manifestaient leur joie d'aller au combat avec leurs maîtres.

Les loups, étaient la plaie des campagnes, ils attaquaient les troupeaux, et même quelque fois les gardiens. La lutte était permanente, ainsi Paul n'a pas eut de mal à décider ses voisins.

La troupe munie d'armes fabriquées à partir d'outils agricoles, comme la faux qui emmanchée droite, s'appelait fauchard. Une arme d'infanterie destinée à couper les jarrets des chevaux lors des batailles médiévales. L'épieu, une longue tige en bois dur, ferrée au bout et pointue. Elle servait aussi à la

chasse pour achever l'animal blessé. Puis, coutelas, haches, et pioches complétaient l'armement de nos vaillants chasseurs.

La traque du loup prenait du temps, d'abord il fallait localiser la meute, puis essayer de faire une sorte d'encerclement pour obliger les loups à attaquer. Car c'est là dans ce combat entre l'homme et l'animal, qu'ils comptaient pour tuer un adversaire que l'on ne pouvait réduire s'il fuyait, car il courrait trois fois plus vite qu'un homme.

Le soleil était presque au zénith, lorsque un des chasseurs crie :

– Les voilà ! Ils sont un peu en dessous de nous, vers cette petite combe, ils dévorent une carcasse à ce que je vois.

– Oui, je les vois aussi dit Paul, mettons nous en deux groupes un du côté des bois, avec les deux chiens, et nous de ce côté pour couper leur retraite.

Les loups occupés à dévorer une proie, ce devait être un cervidé, vu la taille, ne prêtaient pas attention et le couple dominant mangeait pendant que les trois autres regardaient fascinés par cette viande étalée devant eux.

Les hommes faisant taire les chiens avançaient trois d'un côté trois de l'autre, bientôt ils ne sont qu'à quelques mètres du festin. Lorsqu'un jeune loup sentit l'odeur des chiens et hurla l'alarme. Les bêtes surprises virent qu'elles étaient entourées d'ennemis. Le mâle dominant charge vers l'homme le plus près de lui, c'était Paul, qui d'un geste relève son fauchard, et balaye d'un seul coup l'herbe devant lui, il touche l'animal aux pattes avant, les tranche d'un seul coup. La bête hurle et se roule au sol. Paul lui

plante son arme dans le corps. Paul agissait vite, il était encore jeune et musclé, et surtout courageux.

Les autres loups sortent eux aussi, un des frères Martin plante son épieu dans le dos d'une bête, tandis que son chien lui plante les crocs dans la gorge. Les trois autres prennent la fuite en passant près des hommes ce qui permet à l'un d'eux d'en blesser un autre avec sa hache, jetée avec force, elle s'était plantée dans la croupe de la bête, puis avait glissé au sol toute ensanglantée.

Le bilan était très satisfaisant, deux loups morts, un blessé qui avait fui, mais dont la vie serait courte avec une plaie aussi profonde.

Ils chargent les deux dépouilles sur une civière improvisée avec les branches de sapins, pour rentrer chez eux triomphants. Il sont joyeux, et se mettent à chanter tous les six une rengaine qu'ils avaient appris dans leur jeunesse et qui parlait justement de loups.

Anne les entend venir de loin avec leur chant de route. Elle en déduit qu'ils ont réussi à vaincre les loups. Bientôt elle aperçoit le cortège avec les deux civières de branches. Sa joie éclate, elle avait quand même eu peur pour son époux, car les loups sont des adversaires très redoutables, et le combat n'est pas toujours à l'avantage de l'homme.

Ils s'arrêtent un instant pour boire de l'eau fraîche additionnée de miel, une boisson que faisaient les apiculteurs déjà du temps de la gaule antique.

Ils continuent ensuite avec leurs trophées vers les maisons situées un peu plus bas, et partout ils sont reçus en héros, même les chiens sont récompensés par un bout de lard. Puis une fois qu'ils ont fait le plein de louanges, ils se regroupent coupent les deux têtes